

Théodore Flournoy

GENÈSE  
DE  
QUELQUES PRÉTENDUS  
MESSAGES SPIRITES

Ayant eu l'occasion de fréquenter un certain nombre de spirites et de médiums, j'ai recueilli plusieurs observations qui peuvent offrir quelque intérêt psychologique.

Dans cet article, je m'en tiendrai aux faits les plus simples et résumerai deux cas de soi-disant communications spirites, en montrant qu'elles sont un pur produit de l'imagination subconsciente du médium, travaillant sur des souvenirs ou des préoccupations latentes. Il n'y a assurément rien là de nouveau, et les lecteurs de la *Revue* ne pourront me reprocher d'enfoncer des portes ouvertes. Mon excuse est d'abord que ces notes ne leur étaient point destinées, mais font partie d'une étude écrite pour le grand public où se recrute le spiritisme, plutôt que pour des gens déjà versés dans ces questions. En outre, si banale que soit la thèse qui attribue au médium lui-même la plupart des messages spirites, sinon tous, il y a ordinairement un abîme, dans les cas particuliers, entre la supposition d'une telle genèse et sa démonstration évidente. En fait, la grande masse des communications restent inexplicables, et ce n'est qu'en prenant le parti, plus commode que philosophique, d'écarter d'avance la possibilité même d'une origine occulte ou supranormale, qu'on parvient à affirmer dogmatiquement que tout, dans le spiritisme, se ramène au jeu inconscient des facultés ordinaires du médium. Il y aurait pourtant quelque avantage, surtout en vue d'une lutte plus efficace contre l'extension croissante des pratiques spirites jusque dans des milieux d'ailleurs intelligents et cultivés, mais peu au courant de la psychologie subliminale, il y aurait avantage, dis-je, à adopter la méthode inductive, et à démontrer par des exemples concrets, pris sur le vif, que le *Moi* inconscient des médiums est pleinement capable de forger de toutes pièces des produits ayant les meilleures apparences de communications de l'au-delà, et qu'il ne s'en fait pas faute.

Il ne suffit pas pour cette démonstration d'en appeler aux phénomènes de l'hypnose ou de l'hystérie, et d'expliquer en gros les soi-disant messages des désincarnés par la puissance de personnification (« objectivation des types » de Richet), ou la tendance au dédoublement, dont ces états spéciaux nous offrent d'éclatantes manifestations. Pour les médecins et les psychologues, ce rapprochement est sans doute convaincant ; ils ne font guère difficulté d'assimiler les messages obtenus par un médium aux automatismes d'un sujet hystérique ou hypnotisé. Mais il en est autrement de la foule. Sa faculté d'induction et son sentiment de l'analogie ne vont pas jusqu'à faire le saut entre ces phénomènes provoqués ou morbides, et les pouvoirs mystérieux déployés par des individus qui paraissent d'ailleurs jouir de la meilleure santé et ne se sont jamais fait endormir. A tort ou à raison, la masse des mortels qui alimente le courant spirite-occultiste de notre époque se refuse à voir de l'hystérie ou de l'auto-hypnotisation (sans d'ailleurs comprendre au juste ce que c'est) dans les exploits des médiums ; il ne manque même pas d'hommes de science, surtout en pays anglo-saxons, qui partagent cette répugnance et sont plus enclins à considérer la grande névrose comme une dégénérescence, une contrefaçon pathologique, du génie médiumnique, que ce dernier comme un cas particulier de la première. C'est pourquoi il convient d'étudier la « médiumnité » directement et pour elle-même, en analysant ses manifestations propres et ses conditions particulières d'apparition, sans y introduire d'emblée des points de vue empruntés à d'autres chapitres de la psychopathologie. Il sera toujours temps de se livrer après coup aux comparaisons et aux rapprochements nécessaires. Le grand obstacle, auquel on se heurte quand on cherche à retracer la genèse purement psychologique d'une communication médiumnique, se trouve dans l'ignorance où l'on est généralement de ce que renfermaient la conscience et la subconscience du sujet au moment du message, et dans la difficulté d'éliminer la participation de causes occultes toujours possibles par hypothèse. Il s'agirait en effet, pour être complet, de montrer d'abord que le contenu du message a pu venir du médium, et ensuite qu'il n'a pas pu venir d'ailleurs. Le premier point suppose une connaissance de l'individualité du médium et des menus détails de sa vie psychique qu'on est loin de posséder

dans la plupart des cas ; il faut un concours de circonstances exceptionnelles, quelque heureux hasard, pour que dans les renseignements toujours très fragmentaires qu'on peut avoir sur son passé, son caractère, son stock d'idées et de préoccupations, sur tout son être enfin, se rencontrent précisément les mêmes éléments nécessaires à une explication satisfaisante du message qu'il a fourni.

Quant au second point, il est impossible d'y satisfaire directement et en toute rigueur : on ne peut entreprendre une enquête dans l'autre monde pour établir, par voie d'exclusion, qu'aucun de ses habitants n'a prêté la main à la confection du message. Cependant, en bonne logique, si l'on arrive à faire voir que le message implique un auteur ne différant en rien du médium lui-même, il n'y a plus aucune raison de remonter au-delà. Attribuer par exemple à un « esprit trompeur », comme le font volontiers les spirites, les communications mensongères qui s'expliquent de reste par les dispositions psychiques du sujet, c'est pécher contre le principe méthodologique qu'il ne faut pas multiplier les causes sans nécessité. Pour peu donc que l'on trouve dans le médium la raison suffisante d'un message, on n'est pas autorisé à invoquer par-dessus le marché, ne fût-ce qu'à titre d'hypothèse, un autre agent, différent du médium et faisant double emploi avec lui. On ne saurait, cela va sans dire, empêcher les spirites emballés de chercher dans l'au-delà le prétendu auteur d'une communication dont la personne du médium rend déjà compte d'une façon adéquate ; mais en commettant de parti pris cette faute de méthode, ils abandonnent, eux-mêmes le terrain de la discussion scientifique, sur lequel ils affichent si hautement la prétention de se maintenir rigoureusement.

On comprend que les conditions que je viens d'indiquer ne se trouvent, par la force des choses, qu'assez rarement réalisées. Aussi les exemples vraiment typiques et démonstratifs de l'origine purement *intramédiumnique* d'un message spirite ne sont-ils pas nombreux dans la littérature<sup>1</sup>. C'est ce qui peut donner quelque intérêt aux deux cas suivants, où les renseignements obtenus sur le médium rendent la genèse des communications suffisamment claire et transparente pour qu'on ne puisse songer à faire intervenir d'autres agents dans leur formation.

OBSERVATION I.<sup>2</sup> – Mme Z. à Genève, soixante-trois ans. Très instruite et cultivée, goûts littéraires, préoccupations philosophiques et religieuses. Bien portante, aucun phénomène anormal en dehors de la crise spirite dont il va être question. Il y a dans sa famille quelques indices d'une tendance héréditaire à la médiumnité, un de ses frères et son père ont eu des rêves prophétiques, et son fils a cultivé avec succès l'écriture automatique.

En 1881, soit à l'âge de quarante-cinq ans (trois ans avant sa ménopause), elle eut l'occasion de s'occuper de spiritisme. Elle lut Allan Kardec, Gibier, etc., et prit part pendant un mois à des séances de table sans grands résultats. Elle essaye alors de l'écriture automatique, et, au bout de huit jours (21 avril), obtient les noms de parents et amis défunts, avec des messages philosophico-religieux qui continuent les jours suivants. Le 24 avril, comme elle avait déjà écrit diverses communications, son crayon trace soudain le nom tout à fait inattendu d'un M. R. jeune Français de sa connaissance récemment entré dans un ordre religieux d'Italie.

---

<sup>1</sup> Il ne m'en revient même point à la mémoire, bien qu'il doive sans doute s'en trouver dans les trésors de documents que renferment les « *Proceedings* » de la *Society for Psychical Research* de Londres. Les deux cas cités par M. Myers (Proc. S. P. R. t. IX, p. 66-67) et un troisième plus récent, à propos duquel Miss Johnson rappelle ces deux premiers (id., t. XII, p. 125), rentrent en partie dans la catégorie que j'entends, en ce qu'ils montrent bien la tendance fréquente des messages médiumniques à se donner comme venant de personnes *décédées*, alors même qu'elles ne le sont pas ; mais, dans ces trois cas, le médium n'était pas seul en jeu, il y a eu coopération d'un second médium ou même d'influences télépathiques et supranormales quelconques.

<sup>2</sup> Pour ne pas abuser de l'hospitalité de la *Revue philosophique*, je ne donne ici qu'un court abrégé de ces observations, me réservant de les publier ailleurs *in extenso* avec toutes les remarques qu'elles comportent.

Comme elle ignorait qu'il fût mort, elle eut une profonde surprise, mais sa main continuant à écrire lui confirma la triste nouvelle par les détails circonstanciés suivants « Je suis R. je suis mort hier à onze heures du soir, c'était le 23 avril. Il faut croire ce que je vous dis. Je suis heureux, j'ai fini mes épreuves. J'ai été malade quelques jours et je ne pouvais écrire. J'ai eu une fluxion de poitrine causée par le froid qui est survenu tout à coup. Je suis mort sans souffrances et j'ai bien pensé à vous. J'ai fait mes recommandations pour vos lettres. C'est à X... que je suis mort, loin de dom B... C'est votre père qui m'a amené vers vous, j'ignorais qu'on pût communiquer ainsi, j'en suis bien heureux. Je me suis senti près de ma fin, et j'ai appelé auprès de moi le directeur de l'Oratoire ; je lui ai remis vos lettres en le priant de vous les renvoyer, il le fera. Après, j'ai communié et demandé à voir mes collègues, je leur ai fait mes adieux. J'étais paisible, je ne souffrais pas, mais la vie se retirait de moi. Le passage de la mort a ressemblé au sommeil. Je me suis réveillé près de Dieu, auprès de parents et d'amis. C'était beau, éclatant ; j'étais heureux et délivré. J'ai pensé tout de suite à ceux qui m'aiment et j'aurais voulu leur parler, mais je ne peux communiquer qu'avec vous. Je reste avec vous et je vous vois, mais je ne regarde que votre esprit. Je suis dans l'espace, je vois vos parents et je les aime aussi. Adieu, je vais prier pour vous. Je ne suis plus catholique, je suis chrétien. »

Après le premier étonnement, Mme Z. ne put s'empêcher d'ajouter foi à ce message et d'y voir une preuve décisive du spiritisme, surtout lorsque les jours suivants, elle continua à recevoir des communications de M. R. faisant de nombreuses allusions à leurs relations passées, etc. Ces entretiens médiumniques quotidiens durèrent près d'une semaine ; mais le 30 avril, l'arrivée par la poste d'une lettre de M. R. qui, loin d'être mort, se trouvait en parfaite santé, vint jeter le trouble qu'on peut penser dans les convictions spirites toutes fraîches de Mme Z. et la découragea de poursuivre des expériences aussi décevantes. Depuis dix-sept ans, tout en continuant à s'intéresser de loin au spiritisme et souhaitant de voir un jour cette doctrine établie sans conteste, elle s'est tenue à l'écart de toute pratique médiumnique et n'a jamais repris ses essais d'écriture.

La phase spirite de Mme Z. ne constitue en somme qu'une bouffée passagère de quelques jours, au milieu d'une existence d'ailleurs parfaitement normale. Comme exemple de médiumnité *épisodique*, qui se serait vraisemblablement continuée en médiumnité *permanente*, si cette désillusion inattendue n'y eût coupé court ou si le contenu des messages fût resté dans la sphère invérifiable des idées morales et spéculatives, ce cas est vraiment typique et peut servir de représentant pour beaucoup d'autres. Mais son intérêt principal réside dans le fait que les prétendues communications de M. R. s'expliquent pour ainsi dire jusque dans leurs moindres détails, grâce aux renseignements que Mme Z., en femme intelligente et observatrice qu'elle est, a bien voulu me fournir.

C'est pendant un séjour au Midi, le printemps précédent, qu'elle avait fait la connaissance de M. R., non encore prêtre, lequel, revenant d'Italie où il avait passé l'hiver pour sa santé délicate, s'était arrêté quelques jours dans le même hôtel qu'elle. Leur relation de table d'hôte n'avait pas tardé à se changer en une véritable intimité, fondée sur de grandes analogies de tempérament. Bien que Mme Z., genevoise, fût protestante et républicaine convaincue, tandis que lui, du nord de la France, était légitimiste et catholique ardent, ils avaient les mêmes aspirations idéales, le même souci des choses sérieuses. Leurs divergences héréditaires ne firent que fournir des aliments et donner plus d'attrait et de piquant à leurs conversations. Mme Z. se sentit peu à peu prise de sollicitude religieuse et d'une tendresse toute maternelle à l'endroit de ce jeune homme d'une vingtaine d'années, que son éducation semblait destiner au monde, mais qu'une rare élévation d'âme et des tendances mystiques poussaient vers les Ordres, à la suite de l'influence récemment exercée sur lui par un éminent prédicateur italien, le Père dom B. et elle entreprit d'éclairer par la discussion une conception de la vie et des devoirs religieux, si éloignée de la sienne. Lui, de son côté, touché de cette amitié d'une

femme qui aurait pu être sa mère, y répondit par une entière confiance, non sans tenter à son tour de l'amener à ses propres convictions. Lorsqu'au bout de quelques jours il fallut se quitter, leurs entretiens continuèrent par correspondance, mais les essais de prosélytisme réciproque qui en faisaient le fond avec les épanchements d'affection restèrent inefficaces des deux parts. Quelques mois plus tard, l'influence de dom B. l'emporta définitivement sur celle de Mme Z., et M. R. s'engagea dans une maison religieuse des environs de Turin, sous la direction de ce Père. Mme Z. s'en consola en songeant à l'église invisible qui réunit toutes les âmes sincèrement chrétiennes par-dessus les barrières confessionnelles et les différences dogmatiques. La démarche de M. R. ne porta pas de préjudice immédiat à l'intimité de leur commerce épistolaire, et c'était lui qui devait une lettre à son amie lors de l'accès spirite de celle-ci.

Ces détails étaient nécessaires pour faire entrevoir la place qu'avait prise M. R. dans les préoccupations sentimentales et intellectuelles de Mme Z. Il y aurait beaucoup à ajouter, d'après les fines remarques de Mme Z. elle-même, sur la vraie nature de cette amitié spirituelle ; on sait combien sont souvent complexes et variés les ingrédients dont est fait le lien mystique qui unit les âmes les plus pures. Mais il n'importe ici : l'essentiel est de comprendre que, bien que la sollicitude de Mme Z. pour son jeune ami n'eût plus, au moment de sa crise spirite, toute l'acuité de l'année précédente, et qu'elle ne pensât nullement à lui (consciemment) lors de ses essais d'écriture automatique, elle n'en conservait pas moins de M. R., dans les profondeurs de sa personnalité, un souvenir latent affecté d'un puissant coefficient émotionnel et tout prêt à se réveiller à la moindre occasion.

Qu'on se représente maintenant la situation de Mme Z. à l'époque dont il s'agit. Voici plusieurs semaines qu'elle est tout entière plongée dans la méditation du spiritisme, et que les puissances de son être sont tendues vers l'obtention de preuves convaincantes venant de l'au-delà. Depuis trois jours déjà, elle reçoit des messages de ses parents désincarnés ; quoi de plus naturel que cette réussite ait éveillé en elle le désir et l'attente de voir s'augmenter le nombre et la variété de ses correspondants invisibles ? D'autre part, les circonstances extérieures, un brusque refroidissement de la température, d'autant plus sensible qu'il succède à la première éclosion du printemps<sup>1</sup> ont dû lui donner des appréhensions pour les personnes de sa connaissance dont la santé peut avoir à redouter ces dangereux retours d'hiver. Or n'est-ce pas tout particulièrement le cas pour ce religieux qu'elle a connu délicat de la poitrine, et dont elle attend depuis quelque temps une lettre qui ne vient pas ? Lui serait-il peut-être arrivé malheur ?

Il est clair que l'idée de la mort possible de M. R., avec ses circonstances concomitantes et ses conséquences, a dû à tout le moins effleurer la pensée de Mme Z., surtout étant donnés ses sentiments pour lui ; car à quelle mère inquiète de son enfant absent, à quel directeur de conscience soucieux de l'avenir éternel d'une âme qui lui est chère, la folle du logis n'a-t-elle pas présenté maintes fois le tableau tragique ou solennel du dernier moment de l'être aimé ? Et si l'on cherche l'essaim de souvenirs, de raisonnements, de craintes et de suppositions, auquel une telle pensée devait donner le vol dans l'imagination de Mme Z., ne retombe-t-on pas inévitablement sur les soi-disant messages de M. R. ?

Il n'y a guère que la date et l'heure prétendues de son décès qui subsistent inexplicées et en apparence arbitraires, comme le sont tant de choses dans nos rêves ou les caprices de notre

---

<sup>1</sup> J'ai vérifié, grâce à l'obligeance de M. Gautier, directeur de l'Observatoire de Genève, qu'en 1881 la température, vraiment printanière au milieu d'avril (jusqu'à 20° le 18), s'abaissa rapidement à la suite d'une forte bise le 20 au soir. Les deux jours suivants, il neigea sur toutes les montagnes des environs de Genève et jusque dans la plaine. Le 23 et le 24, jour de la communication citée plus haut, le thermomètre tomba jusqu'à 0,9 seulement au-dessus de zéro. A Turin, au contraire, les variations de la température furent insignifiantes toute cette semaine-là. Cette preuve météorologique, à défaut d'autres, eût suffi à fixer le rôle de l'imagination de Mme Z., dans la prétendue fluxion de poitrine de M. R.

pensée, faute de pouvoir démêler jusque dans ses moindres fils la trame enchevêtrée de nos associations d'idées. Mais sauf ces insignifiants détails, tout le contenu des communications de M. R. découle avec une sorte de nécessité logique de l'idée que son amie se faisait de lui, ou constitue comme une réponse naturelle aux préoccupations qui la hantaient. Ce refroidissement, dont la prompte gravité explique qu'il n'ait pas eu le temps d'écrire à Mme Z. ; ses adieux à la vie terrestre, dignes du croyant sincère qu'elle avait connu ; le soin qu'il a pris que la correspondance de son hérétique amie (un peu bien ridicule et compromettante pour elle, au double point de vue de la note sentimentale et de ses inutiles controverses contre l'influence de dom B.) lui fût retournée sans retard et sans passer sous les yeux de dom B. son passage, son réveil et son état dans l'autre monde, décrits d'une façon absolument conforme au syncrétisme d'idées spirito-chrétiennes qui régnait alors dans les conceptions religieuses de Mme Z. ; le souvenir de ses relations terrestres avec elle et sa façon de les juger maintenant, en plein accord avec les sentiments qu'elle lui avait prêtés à tort ou à raison ; tout en un mot, dans cette série de messages, reflète les propres dispositions conscientes ou non de Mme Z., et correspond exactement à ce qui ne pouvait manquer de se passer en elle. Elle seule, en d'autres termes, et non point M. R., même fût-il en effet mort à ce moment-là, peut être considérée comme la véritable source de ces communications.

On objecte, il est vrai, l'hypothèse des esprits mensongers, cet ingénieux expédient qui permet au spiritisme d'exploiter à son profit jusqu'aux communications formellement démenties par les faits. Dans le cas particulier, Mme Z. a longtemps pensé (et y incline encore *in petto* je crois, que c'était vraiment quelque farceur de l'au-delà qui lui avait joué la plaisanterie macabre de se faire passer pour M. R. défunt. Dans un sens, et en prenant le terme d'au-delà comme marquant ce qui dépasse la claire conscience, elle a raison et fut évidemment victime d'un vilain tour dont elle ne se sent pas responsable. Rien ne s'oppose d'ailleurs à ce qu'on donne le nom « d'esprit » au principe inconnu, ou à la loi de synthèse, qui, à un moment de la durée, réunit dans l'unité logique, esthétique, psychologique d'une phrase, d'un tableau, d'un tout représentatif quelconque, une pluralité de données psychiques, idées, souvenirs, sentiments, etc. Le message de M. R., retraçant en une petite composition qui ne manque pas d'un certain cachet, les derniers moments de sa vie d'ici-bas, son passage à l'autre monde, et ses premières impressions dans sa nouvelle existence, suppose incontestablement un « esprit » comme auteur. A plus forte raison encore la série de communications de la même origine prétendue, qui se sont succédé pendant plusieurs jours sous le crayon de Mme Z. et portent toutes l'empreinte de la même personnalité. La question est seulement de savoir si le principe de cette systématisation prolongée et croissante doit être cherchée dans un esprit réellement indépendant et différent de Mme Z. elle-même, comme le prétend le spiritisme et comme elle penche à l'admettre, ou si au contraire il ne fait qu'un avec elle, en sorte que la personnalité qui se manifeste dans ces messages, se réduirait à une fonction temporaire, un acte, une projection ou création momentanée de son être individuel, au même titre que les personnages que nous voyons et qui nous parlent en rêve sont un produit de nous-même.

La réponse n'est pas douteuse. Si l'on admet que l'auteur des pseudo-messages de M. R. soit un autre que Mme Z., il faut convenir que cet esprit indépendant était merveilleusement au courant de tout ce que Mme Z. renfermait à ce moment-là dans son for intérieur, conscient ou subliminal, en fait de souvenirs, de préoccupations, de sentiments et tendances, concernant M. R. Il a su choisir, pour en composer ses messages apocryphes, précisément ce qui pouvait le mieux cadrer avec les idées qu'elle se faisait de son jeune ami, l'impression qu'elle avait conservée de lui, le contenu de la correspondance échangée entre eux, etc. Cet habile faussaire, en d'autres termes, a dégagé de Mme Z., pour s'en affubler, la notion complexe et systématique qu'elle possédait à cette époque de M. R., et il n'y a rien ajouté qu'elle n'y eût tout naturellement ajouté elle-même par le jeu spontané de ses facultés d'imagination et de raisonnement. Il n'a fait que reproduire, comme un miroir fidèle, l'image de M. R. telle qu'elle

flottait dans sa pensée, que traduire sur le papier, en secrétaire obéissant, ce que les rêves de sa fantaisie, les désirs ou les craintes de son cœur, les scrupules de sa conscience, lui murmuraient tout bas au sujet de son ami absent. Mais en quoi donc, alors, cet esprit complaisant diffère-t-il de Mme Z. elle-même ? Que signifie cette individualité indépendante qui ne serait qu'un écho, un reflet, un fragment d'une autre, et à quoi bon ce duplicatum de la réalité ? N'est-ce pas puéril et absurde d'inventer, pour expliquer une synthèse et une coordination psychologique, un autre principe réel de synthèse et de coordination, un autre individu ou esprit, en un mot, que celui-là même qui contient déjà tous les éléments à grouper, et conformément à la nature duquel le groupement s'effectue ? Sans doute, au point de vue métaphysique, le dernier fond de l'individu organique et psychique reste un mystère ; nous ne pouvons comprendre absolument ni pourquoi ni comment il opère telle synthèse ou telle analyse, se désagrège en apparence et se reconstitue, s'offre le spectacle de ses rêves pendant la nuit ou se donne la comédie des « esprits trompeurs » quand il veut jouer au médium. Mais bien que les ultimes raisons des choses nous échappent, cela n'empêche pas qu'au point de vue terre à terre de l'observation et de l'expérience, nous devons nous en tenir à ce que nous pouvons atteindre, et que tout ce qui s'explique (dans le sens empirique et phénoménal du mot) par un individu donné, M. un tel ou Mme Z., par son passé, ses circonstances présentes, ses facultés connues, doit lui être attribué et ne saurait être mis gratuitement au compte d'un autre être, inconnu.

OBSERVATION II. – M. Michel Til, quarante-huit ans. Professeur de comptabilité dans divers établissements d'instruction. Tempérament sanguin, excellente santé. Caractère expansif et plein de bonhomie. Il y a quelques mois, sous l'influence d'amis spirites, il s'essaye à l'écriture automatique, un vendredi, et obtient des spirales, des majuscules, enfin des phrases de lettres bâtarde, très différentes de son écriture ordinaire, et agrémentées d'ornements tout à fait étrangers à ses habitudes. Il continue avec succès le samedi et le dimanche matin. Ayant encore recommencé le dimanche soir, sur la sollicitation de sa famille, l'esprit écrivant par sa main donne beaucoup de réponses imprévues et fort drôles aux questions posées, mais le résultat en fut une nuit troublée par un développement inattendu de l'automatisme verbal, sous forme auditive et graphomotrice, comme en témoigne son récit « Les impressions si fortes pour moi de cette soirée prirent bientôt le caractère d'une obsession inquiétante. Lorsque je me couchai, je fis les plus grands efforts pour m'endormir, mais en vain ; j'entendais une voix intérieure qui me parlait, me faisant les plus belles protestations d'amitié, me flattant et me faisant entrevoir des destinées magnifiques, etc. Dans l'état de surexcitation où j'étais, je me laissais bercer de ces douces illusions. Puis l'idée me vint qu'il me suffirait de placer mon doigt sur le mur pour qu'il remplit l'office d'un crayon ; effectivement, mon doigt placé contre le mur commença à tracer dans l'ombre des phrases, des réponses, des exhortations que je lisais en suivant les contours que mon doigt exécutait contre le mur. *Michel*, me faisait écrire l'esprit, *tes destinées sont bénies, je serai ton guide et ton soutien, etc.* Toujours cette écriture bâtarde avec enroulements qui affectaient les formes les plus bizarres. Vingt fois je voulus m'endormir, inutile, ce n'est que vers le matin que je réussis à prendre quelques instants de repos. »

Cette obsession le poursuit pendant la matinée du lundi en allant à ses diverses leçons « Sur tout le parcours du tramway, l'esprit continuant à m'obséder me faisait écrire sur ma serviette, sur la banquette du tram, dans la poche même de mon pardessus, des phrases, des conseils, des maximes, etc. Je faisais de vrais efforts pour que les personnes qui m'entouraient ne pussent s'apercevoir du trouble dans lequel j'étais, car je ne vivais plus pour ainsi dire pour le monde réel, et j'étais complètement absorbé dans l'intimité de la Force qui s'était emparée de moi. »

Une personne spirite de sa connaissance, qu'il rencontra et mit au courant de son état, l'engagea à lutter contre l'esprit léger et mauvais dont il était le jouet. Mais il n'eut pas la sagesse de suivre ce conseil ; aussitôt terminé son repas de midi, il reprit le crayon, qui après diverses insinuations vagues contre son fils Edouard, employé dans un bureau d'affaires, finit par catégoriser l'accusation suivante : *Édouard a pris des cigarettes dans la boîte de son patron M. X. celui-ci s'en est aperçu, et dans son ressentiment lui a adressé une lettre de remerciement, en l'avertissant qu'il serait remplacé très prochainement ; mais déjà Édouard et son ami B. l'ont arrangé de la belle façon dans une vermineuse (sic) épître orale.*

On conçoit dans quelle angoisse M. Til alla donner ses leçons de l'après-midi, pendant lesquelles il fut de nouveau en butte à divers automatismes graphomoteurs qui, entre autres, lui ordonnaient d'aller voir au plus vite le patron de son fils. Il y courut dès qu'il fut libre. Le chef de bureau, auquel il s'adressa tout d'abord en l'absence du patron, ne lui donna que de bons renseignements sur le jeune homme, mais l'obsession accusatrice ne se tint pas pour battue, car tandis qu'il écoutait avec attention ces témoignages favorables, « mon doigt, dit-il, appuyé sur la table se mit à tracer avec tous les enroulements habituels et qui me paraissaient en ce moment ne devoir jamais finir : *Je suis navré de la duplicité de cet homme.* Enfin cette terrible phrase est achevée ; j'avoue que je ne savais plus que croire ; me trompait-on ? Ce chef de bureau avait un air bien franc, et quel intérêt aurait-il eu à me cacher la vérité ? Il y avait là un mystère qu'il me fallait absolument éclaircir... »

Le patron, M. X. rentra heureusement sur ces entrefaites, et il ne fallut pas moins que sa parole décisive pour rassurer le pauvre père et amener le malin esprit à résipiscence « M. X. me reçut très cordialement et me confirma en tous points les renseignements donnés par le chef de bureau ; il y ajouta même quelques paroles des plus aimables à l'égard de mon fils... Pendant qu'il parlait, ma main sollicitée écrivait sur le bureau, toujours avec cette même lenteur exigée par les enroulements qui accompagnaient les lettres : *Je t'ai trompé, Michel, pardonne-moi.* Enfin ! Quel soulagement ! mais aussi, le dirai-je, quelle déception ! Comment, cet esprit qui m'avait paru si bienveillant, que dans ma candeur j'avais pris pour mon guide, pour ma conscience même, me trompait pareillement ! C'était indigne ! »

M. Til résolut alors de bannir ce méchant esprit en ne s'inquiétant plus de lui. Il eut toutefois à subir plus d'un retour offensif de cet automatisme (mais ne portant plus sur des faits vérifiables) avant d'en être délivré. Il s'est mis depuis lors à écrire des communications d'un ordre plus relevé, des réflexions religieuses et morales. Ce changement de contenu s'est accompagné, comme c'est souvent le cas, d'un changement dans la forme psychologique des messages ils lui viennent actuellement en images auditives et d'articulation, et sa main ne fait qu'écrire ce qui lui est dicté par cette parole intérieure. Mais cette médiumnité lui paraît moins probante, et il se méfie que tout cela ne jaillisse de son propre fond. Au contraire, le caractère absolument mécanique de ses automatismes graphomoteurs du début, dont il ne comprenait la signification qu'en suivant les mouvements de ses doigts (par la vue ou la sensibilité kinesthétique), au fur et à mesure de leur exécution involontaire, lui semblait une parfaite garantie de leur origine étrangère. Aussi reste-t-il persuadé qu'il a été la victime momentanée d'un mauvais génie indépendant de lui ; il trouve d'ailleurs à cet épisode pénible de sa vie l'excellent côté qu'il a raffermi ses convictions religieuses, en lui faisant comme toucher au doigt la réalité du monde des esprits et l'indépendance de l'âme.

Il y aurait bien des remarques à présenter sur ce cas, où l'on rencontre entre autres un bel exemple du caractère obsessif, pour ne pas parler de véritable possession, que l'automatisme peut rapidement revêtir chez un sujet, sain de corps et d'esprit jusque-là, qui s'adonne pendant quelques jours aux pratiques spirites. Mais je ne relèverai ici que les communications mensongères concernant le jeune Til et son prétendu vol. M. Til s'étonne fort que le démon qui prenait plaisir à le tromper le poussât en même temps, comme on a vu, à aller sans retard

prendre des renseignements chez le patron de son fils. C'est là, dit-il, « un phénomène qui me paraît encore bien curieux : l'esprit, après m'avoir mystifié, ne me laissa en quelque sorte pas un instant de tranquillité que je n'aie vérifié son assertion et que je n'aie constaté que j'étais victime de sa tromperie ». Cette hâte de l'esprit farceur à courir ainsi au-devant de sa propre confusion, est en effet singulière dans la théorie spirite. Toute l'aventure s'explique en revanche de la façon la plus simple, au point de vue psychologique, si on la rapproche des deux incidents suivants qui renferment à mes yeux la clef de l'affaire.

1° A ce que M. Til m'a raconté lui-même, sans paraître d'ailleurs en comprendre l'importance, il avait remarqué, deux ou trois semaines avant son accès de spiritisme, que son fils fumait beaucoup de cigarettes, et il lui en avait fait l'observation. Le jeune garçon s'excusa en disant que ses camarades de bureau en faisaient autant, à l'exemple du patron lui-même, qui était un enragé fumeur et laissait même traîner ses cigarettes partout, en sorte que rien ne serait plus facile que de s'en servir si l'on voulait. Cette explication ne laissa pas que d'inquiéter un peu M. Til, qui est la probité en personne, et qui se rappelle avoir pensé tout bas : Pourvu que mon fils n'aille pas commettre cette indécatesse !

2° Un second point, que m'a par hasard révélé Mme Til au cours d'une conversation, et que son mari m'a confirmé ensuite, c'est que le lundi en question, en allant de bonne heure à ses leçons, M. Til rencontra un de ses amis qui lui dit « A propos, est-ce que ton fils quitte le bureau de M. X. ? Je viens en effet d'apprendre qu'il cherche un employé. » (Il cherchait en réalité un surnuméraire.) M. Til, qui n'en savait rien, en demeura perplexe et se demanda si M. X. serait mécontent de son fils et songerait à le remplacer. En rentrant à midi chez lui, il raconta la chose à sa femme, mais sans en parler à son fils. C'est une heure plus tard qu'arriva le message calomniateur.

On aperçoit maintenant, je pense, la nature et la genèse du malin esprit qui accusait faussement de vol le jeune garçon, tout en poussant son père à courir aux informations, et le lecteur aura déjà reconstitué ce qui a dû se passer chez M. Til. La question de son ami, le lundi matin, lui a rappelé subconsciemment l'incident des cigarettes, grâce au germe d'inquiétude que cet incident avait laissé en lui, et ce rapprochement a mis en branle l'imagination paternelle naturellement soucieuse de la réputation de son fils. « Édouard, qui est incapable d'une malhonnêteté grave, se sera laissé tenter par les cigarettes du patron, comme je l'avais craint ; on l'aura surpris et menacé d'un prochain renvoi ; qui sait si le malheureux, qui est vif, n'aura pas achevé de se perdre en répliquant des sottises ? Il faut absolument que j'aille voir son patron au plus vite, etc. » Telle est, ou à peu près, la série de suppositions et d'inférences plus ou moins inconscientes qui ont évidemment servi de base aux obsessions graphomotrices de M. Til.

Il n'est aucun père en somme qui, dans ces circonstances, n'eût passé par des appréhensions semblables et raisonné de même. Seulement, ce qui, dans un état d'esprit normal, se fût présenté sous la forme de souvenirs, pensées, émotions, etc., évoluant en pleine lumière ou vaguement sentis dans la pénombre de la conscience, mais sans jamais cesser de faire partie intégrante du Moi, a pris un caractère automatique et l'apparence d'une possession étrangère chez M. Til, sous l'influence de ses préoccupations spirites et dans la perturbation mentale due à la fatigue de sa nuit agitée et de ses essais d'écriture médiumnique des jours précédents. On constate que ce qui s'est séparé de sa personnalité principale, dans ce déséquilibre de tout son être psychique, pour former un système antagoniste indépendant se manifestant par le mécanisme graphomoteur, c'est tout ce qui se rattache à l'émotion d'inquiétude sous-jacente, dormant en lui depuis près de trois semaines et subitement réveillée par la question troublante de son ami. C'est le propre de l'inquiétude de se représenter une possibilité fâcheuse comme réelle en même temps que comme encore incertaine et demandant confirmation, et ce caractère contradictoire est justement celui de l'esprit qui obsédait M. Til.

Au total, la série de ses messages ne fait qu'exprimer avec la mise en scène et l'exagération dramatique que prennent les choses dans les cas où l'imagination peut se donner libre carrière (rêves, idées fixes, délires, états hypnoïdes de tout genre) – la succession parfaitement naturelle et normale des sentiments et tendances qui devaient agiter M. Til en cette occasion. Les vagues insinuations, puis l'accusation catégorique de vol, et l'ordre d'aller voir le patron, correspondent aux soupçons d'abord indécis, puis prenant corps sur un souvenir concret, et aboutissant à la nécessité de tirer la chose au clair. L'entêtement avec lequel l'automatisme graphique répondait, par une accusation de duplicité, aux bons témoignages du chef de bureau, trahit clairement cette arrière-pensée de défiance et d'incrédulité qui nous empêche de nous abandonner sans réserve aux nouvelles les plus rassurantes, tant qu'elles ne sont point encore absolument confirmées. Enfin, quand le patron en personne a calmé M. Til, le regret subconscient d'avoir cédé à ses inquiétudes sans fondement sérieux, trouve son expression dans les excuses de l'esprit farceur : le *je t'ai trompé, pardonne-moi*, de ce dernier est bien l'équivalent, dans le dédoublement médiumnique, de ce que nous penserions tous en pareille circonstance « Je me suis trompé et je ne me pardonne pas d'avoir été aussi soupçonneux. »

Il ne saurait donc être question, comme on voit, d'admettre ici un autre esprit trompeur que M. Til lui-même, auteur et jouet tout ensemble d'un désordre fonctionnel de ses propres facultés, dû à la disposition psychique anormale où l'avaient jeté ses tentatives médiumniques. Si l'on veut donner un nom à cette disposition psychique anormale, le plus approprié est assurément celui d'auto-suggestibilité, pris bien entendu non comme une explication, mais seulement comme une désignation commode pour un état spécial où certaines idées de l'individu, au lieu de garder leur juste mesure et leurs rapports normaux avec le reste de sa conscience, s'émanent de son autorité, prolifèrent dans l'ombre et se systématisent pour leur compte, puis finissent par lui apparaître comme des parasites étrangers dans une explosion de phénomènes automatiques. En somme, ce que l'automatisme traduit au dehors, dans le cas de M. Til et dans celui de Mme Z., c'est une sorte de petit roman, élaboré subliminalement, au moyen des données de la mémoire et de la perception, sous l'impulsion d'un état émotif plus ou moins intense, et avec l'aide de cette curieuse faculté de dramatisation et de personnification que, sans sortir de la vie quotidienne ordinaire, chacun peut voir à l'œuvre dans le phénomène du rêve.

Il y aurait beaucoup de points à relever dans les observations ci-dessus, sans parler des rapprochements qui s'imposent avec les faits de la psychopathologie proprement dite. Mais ce serait trop m'écarter de mon dessein présent. Il me suffit d'avoir mis en relief par ces deux exemples concrets une vérité trop oubliée dans certains milieux c'est que chez des personnes parfaitement normales et bien portantes (au moins selon toutes les apparences), le simple fait de s'adonner aux pratiques médiumniques peut rompre à leur insu l'équilibre psychique et engendrer une activité automatique dont les produits simulent de la façon la plus complète des communications venant de l'au-delà, bien qu'ils ne soient en réalité que les résultats du fonctionnement subliminal des facultés ordinaires du sujet. La conséquence logique en est que, même dans les cas où, faute d'informations suffisantes, on ne peut établir que les messages proviennent uniquement du médium, on est tenu de le présumer jusqu'à preuve du contraire. Et l'indication pratique qui en ressort, c'est qu'il est enfantin et imprudent de « faire du spiritisme » dans l'idée d'entrer en communication réelle et certaine avec les esprits désincarnés (même en en supposant la possibilité abstraite) ; un but de recherche scientifique désintéressée peut seul excuser un passe-temps qui repose en fin de compte sur la désagrégation mentale de ceux qui s'y livrent.

TH. FLOURNOY.